



L'industrie a du génie pour inventer des maladies. De l'art de transformer les bien portants en patients

En 1998, un curieux « syndrome de Sissi » apparaît en Allemagne. Ce trouble consiste à dissimuler aux autres un passage à vide par une bonne humeur apparente. Quatre ans plus tard, quelques chercheurs perplexes découvrent que la propagation de la maladie – 3 millions d'hommes et de femmes pris dans ce filet-diagnostic – est due à la stratégie de Wedopress, agence de relations publiques sous contrat avec un fabricant de psychotropes. L'histoire fut rapportée en 2003 dans « les Inventeurs de maladies » (Actes Sud), du journaliste allemand Jörg Blech, parmi les premiers, avec le précieux Philippe Pignarre en France, à dénoncer le *disease mongering* – le « trafic de maladie ».

Les « pharmaco-sceptiques » sont de plus en plus nombreux, sentinelles isolées qui racontent, dans des livres sidérants, comment on a modifié les normes de certaines valeurs biologiques, taux de cholestérol ou tension artérielle, pour augmenter le nombre de patients. Ils expliquent par exemple que le recul de diagnostic de l'anxiété au profit de la dépression à la fin des années 1980 est dû à l'apparition des antidépresseurs de type Prozac, lesquels ont pris le relais des anxiolytiques comme le Valium, devenus peu rentables car « génériques ». Tombé à son tour dans le domaine public, le Prozac a été habilement recyclé pour être prescrit aux femmes atteintes du folklorique « syndrome dysphorique prémenstruel » (les règles). L'antidépresseur vedette est désormais en pharmacie pour une tout autre indication, sous le doux nom de Sarafem,

à prendre huit jours par mois pendant des années par des dizaines de millions de « patientes ».

Sans cesse, il faut recruter des malades. Le « trouble bipolaire », aux contours flous, se propage. Comme le résume Guy Hugnet, journaliste à « Sciences et Avenir », « *il existe un remède pour tous ceux qui vont normalement mal, c'est-à-dire à peu près tout le monde* » (1). « Dysfonction érectile » et « dysfonction sexuelle féminine » : l'extinction progressive du désir dans le couple est une maladie. On a même tenté de promouvoir pour le paterfamilias un peu grincheux – pardon : dysthymique – un « syndrome du tigre en cage ».

Avec son livre, « Comment la psychiatrie et l'industrie pharmaceutique ont médicalisé nos émotions » (Flammarion, 2009), Christopher Lane, de l'université de Chicago, offre lui aussi un antidote rafraîchissant au « *bioblabla* » des fabricants. On y découvre comment l'Association américaine de Psychiatrie fait entrer progressivement dans le DSM (manuel international de classification des troubles mentaux) des inquiétudes existentielles et de simples traits de caractère – 77 maladies psychiatriques en 1952, 525 annoncées pour 2013. Lancé en 1998 par l'agence de pub américaine Cohn & Wolfe, chèrement payée pour « positionner le *“social anxiety disorder” (SAD) comme un état sérieux* », le « trouble de l'anxiété sociale » ratisse large parmi les grands timides et tous les émotifs. **ANNE CRIGNON**

(1) Dans l'ouvrage « Antidépresseurs mensonges sur ordonnance », Thierry Souccar Editions

Le Prozac a été habilement recyclé pour être prescrit aux femmes atteintes du folklorique syndrome dysphorique prémenstruel (les règles).